

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 87

Artikel: Trop savant!
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257043>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qui ne connaît encore ni Alger, ni Tunis, est immédiatement captivé par cette couleur locale intense, par cette foule grouillante en burnous, souvent sales, mais toujours pittoresques, et cette débauche de couleurs criardes mais éclatantes et gaies, sous un soleil de feu, laisse une impression profonde.

La rue des Chrétiens s'élargit un peu vers son milieu, et forme une petite place qu'on appelle le Petit Sokko.

C'est là le centre de Tanger. Là se trouvent les bureaux de poste, l'unique café français. Là se concentre la vie de Tanger, au point de vue européen s'entend.

Les Arabes, eux, ont un autre centre bien plus curieux encore. La rue des Chrétiens se termine, au sommet d'une montée assez raide, par une jolie porte percée dans les anciennes murailles. Derrière cette porte se trouve une vaste place en pente qu'on appelle le Grand Sokko.

Lorsqu'on arrive là un matin, c'est bien le spectacle le plus abracadabrant qu'on puisse imaginer. Le marché qui s'y tient vous révèle instantanément tout un coin de la vie arabe. La foule qui s'y presse est énorme. Bêtes et gens, ânes et chameaux, acheteurs et marchands, tout cela se mêle, se heurte, crie, jure, hurle et se démène. C'est une confusion, un vacarme, un pélemême, une bousculade extraordinaire, un mélange de choses sales mais d'un pittoresque singulier. Ce qui se vend sur cette place est peu ragoûtant, et les mains qui vous l'offrent connaissent fort peu le savon. Mais c'est un régal pour les yeux de voir ce bariolage extrême, ce mouvement, cette vie intense.

Le contraste est absolument vous montez à la Kasba. Là, c'est la ruine, le silence, le désert. La Kasba, c'est-à-dire château fort, est entourée de murailles qui s'affondrent de place en place. Les forts démantelés s'ouvrent lamentablement et leurs murs se lézardent. Le palais du sultan est un bouge; la prison vaut au moins le palais; quand au harem, où les dames seules peuvent entrer en payant le gardien, il est vide depuis longtemps. Les odalisques, s'il y en a encore, ont été évacuées sur Fez, à l'abri des regards audacieux de ces chiens de roumis.

Mais de la Kasba on a, sur la ville de Tanger et sur la rade, une vue admirable. Actuellement, Tanger est peu de chose

— Bon appétit, Monsieur le professeur !
— Bon appétit !

Et Vignal reprit le chemin du village. La brume matinale achevait de s'effilocher en flocons légers. L'odeur de l'herbe fraîche, des fleurs nouvelles devenait plus pénétrante. Sous le soleil montant, le paysage s'épanouissait dans toute sa gloire printanière. Mais Vignal n'y prêta plus attention. Les paroles du garde venaient de disiper tout à coup sa grisaille.

Il songeait avec amertume qu'on ne remonte pas le cours de la vie. La triste image de Line courbée, vidée, méconnaissable, le força à un mélancolique retour sur lui-même. Pas d'illusion à se faire. Lui aussi était vieux, lui aussi avait changé, et quoique l'existence lui eût été plus douce qu'à son amie d'autrefois, lui aussi marchait vers l'inévitable déclin.

Et ce fut d'une voix mouillée de larmes qu'il murmura, avec un dernier regard vers la maison de Line :

— Adieu, jeunesse ! Adieu, printemps ! Adieu, Fleur-de Mai !

Adolphe RIBAUX.

FIN

et les intérêts français n'y sont pas très considérables. Ils s'accroîtront sans doute le jour où Tanger sera un véritable port, où le Maroc s'ouvrira aux produits du Continent, où des débouchés sérieux et sûrs s'y formeront. Mais la question de Tanger est tout à fait accessoire. Ce qui fait que le Maroc est important pour la France, c'est qu'il est mitoyen avec l'Algérie.

L'Algérie qui reste à l'état de conquête, où nos voisins compotent non point des égaux mais des sujets, où ils se donnent comme les protecteurs de l'Islamisme, est constamment menacée par l'infiltration du Maroc, où se réfugient tous ceux que gêne la civilisation française, tous ceux que l'on a dû refouler. Il faut, pour la sécurité française sans cesse menacée, et que d'énormes sacrifices annuels seuls peuvent garantir, il faut que le Maroc cesse d'être un foyer permanent de pillage et d'insurrection. L'avenir de la France africaine en dépend.



Trop savant !

— J'crois qu'y en a, de la lettre, aujourd'hui, ricana la petite bonne en offrant à sa maîtresse le plateau chargé du volumineux courrier du jour de l'an.

Il y avait six semaines de Mme de Maubert avait ramené de la campagne la fille d'un de ses fermiers pour en faire une femme de chambre, et Césarine n'était pas encore très stylée.

— Je vous ai déjà dit, mon enfant, qu'il ne faut faire aucune observation quand vous avez quelque chose à me remettre, dit Mme de Maubert en fourrageant sur le plateau. Tenez, voilà une lettre pour vous ; vous me direz comment vont vos parents.

Elle était superbe, cette lettre, et tout imprégnée de parfums de terroir.

Dans un brillant encadrement de roses très rouges, aux feuilles très vertes, alternant avec des colombes très blanches picotant des coeurs très roses, s'étalait l'adresse, vrai chef-d'œuvre d'écriture moulée.

A Mademoiselle,

Mademoiselle Césarine Julia Bouiningou, femme de chambre chez Mme la comtesse de Maubert, propriétaire, résidant actuellement au numéro 248 de la rue de Grenelle,

A Paris,
département de la Seine, France.

Faute d'espace, la dernière ligne empiétait bien un peu sur le cadre de l'enveloppe, mais l'ensemble était, en somme, des plus réjouissants à l'œil et justifiait l'empressement avec lequel Césarine s'empara de son trésor pour en aller savourer le contenu à l'office. Elle en riait d'avance, la petite bonne !

Soudain, tout en larmes, Césarine rentra au salon ; elle poussait des plaintes bruyantes :

— Hélas ! hélas ! Madame, quel grand malheur !

— Qu'est-ce donc ?

— Ma pauvre maman qui est morte !

— Est-ce possible ? Hier, votre père m'envoyait son terme de Noël et me disait que tout allait bien !

— Elle est pourtant bien morte, ma pauvre chère maman ! Madame n'a qu'à lire.... Hélas ! Elle est trépassée et j'la verrai plus !....

Mme de Maubert, très émue, prit la lettre. Celle-ci ne laissait aucun doute sur le fatal événement, quoiqu'elle n'en précisât aucun

détail. Le frère de Césarine avait eu le tort de choisir, pour l'annoncer, un papier aussi galant que l'enveloppe, et son chagrin filial s'épanchait à l'aise entre les roses, les tourterelles et les coeurs.

Ma chère sœur,

Ma lettre va remplir d'une amère douleur ton cœur sensible. La mort impitoyable vient de ravir à notre tendresse celle qui, après nous avoir donné le jour, reçut de la nature le soin de nous nourrir, avec la nourriture du corps, celle du cœur et de l'esprit. O mort aveugle ! qui donc a désigné à ta faute notre tendre et vénérée mère ? Le respect et l'amour dont nous l'entourions ne devaient-ils pas la défendre contre ta fausse cruauté ? Mais nos larmes n'ont pu t'attendrir, et notre mère est partie recevoir aux Champs Elyséens la juste récompense de ses vertus. Elle a cessé de vivre hier soir, et sa dernière parole a été pour bénir ses enfants. Sois forte contre la douleur. L'inhumation aura lieu après demain et nous espérons que rien ne t'empêchera d'y venir pleurer avec nous.

Je suis, avec une profonde tristesse,
Ton frère pour la vie,

Auguste BOUNINGOU.

— Pauvre maîtresse Bouiningou, pensait Mme de Maubert, elle méritait une autre oraison funèbre ! Je ne supposais pas notre maître d'école assez sot pour dicter pareille ineptie à un de ses élèves dans le chagrin !

Toutefois, elle aussi, elle dut se rendre à l'évidence : il ne lui restait qu'à faciliter à la petite bonne les moyens de remplir son devoir.

(A suivre.)

Les ennemis de la culture et leur destruction

Les courtilières. — Les Chenilles (*pyrales de la vigne, du pommier, du prunier*).

La courtilière, qu'on appelle aussi taupe-grillon, oigale, perce-chaussée, est un très malfaiteur insecte qui vit sous terre et y creuse dans toutes les directions des galeries sur le trajet desquelles toutes les racines sont détruites. Nous allons indiquer les meilleurs moyens à employer pour les détruire :

Avant de travailler le sol, donnez-lui, le soir, un bon coup de râleau afin de rendre la surface propre et nette. Roulez ensuite la terre et battez-la en l'arrosoant légèrement si elle vous paraît trop sèche. Pendant la nuit, les courtilières creusent de nouvelles galeries qu'on apercevra le lendemain matin. Vous découvrirez alors avec le doigt les galeries horizontales toutes fraîches qui conduisent aux galeries adjacentes où sont réfugiées les courtilières et, au moyen d'un arrosoir, vous verrez dedans de l'eau de savon un peu forte, tiède. L'insecte sortira affolé de sa galerie et on pourra facilement l'écraser.

On peut encore verser dans les trous des courtilières un mélange d'eau et d'huile.

Un excellent procédé, préconisé par M. Rohart, consiste à mettre dans le sol fréquenté par les courtilières des capsules cubiques de gélatine renfermant du sulfure de carbone. L'humidité détruirra l'enveloppe de gélatine et le liquide s'échappant asphyxiera les insectes.

Si l'on n'a pas le moyen de se procurer des capsules de gélatine, on peut néanmoins employer le même procédé. On creusera alors entre chaque rangée de plantes et à